Lundi 16 Février 2015 23h030 [GMT + 1]

NO 479

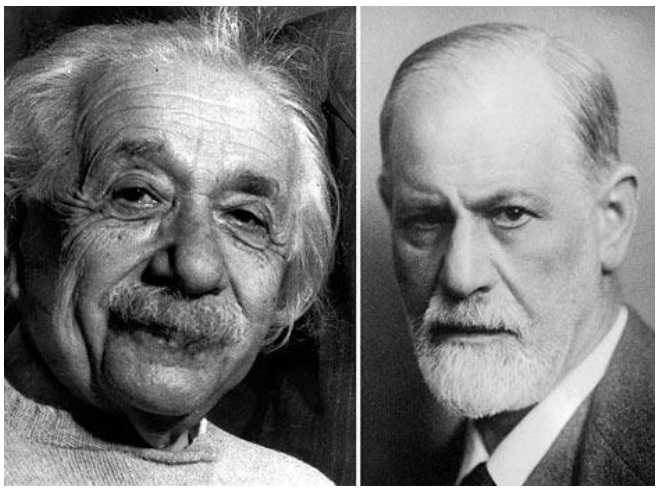
Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

Un lumineux pessimisme !
La correspondance Einstein-Freud
par Jean-Pierre Deffieux



Ce sont en particulier trois courriers qui ici m'intéressent.

Tout d'abord une lettre de Freud à Einstein le 26 février 1930 concernant les réserves que lui inspire le sionisme[1]. Il y a ensuite une correspondance de 1932 entre Einstein et Freud, deux lettres, une de chacun[2], suscitées par l'Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI), émanation de la Société des Nations (SDN), dont la mission était de consolider l'action de celle-ci en faveur de la paix : un dialogue entre intellectuels, par la parole et par l'écrit, avait pour fonction de défendre « un nouvel humanisme » et le maintien de la paix.

L'incompréhension scientifique entre Einstein et Freud semble marquée et réciproque. Dans une lettre de décembre 1930, Freud confie à Max Eitingon que la théorie de la relativité lui est incompréhensible. Einstein, de son côté, s'est toujours méfié de la psychanalyse : « Je préfère de beaucoup vivre dans l'obscurité de celui qui n'a pas suivi d'analyse ». Ils se rencontrent en 1926 à Berlin, au moment des fêtes de Noël : un échange de deux heures qui leur laisse à tous deux un souvenir assez critique. Puis, une petite série de lettres au fil des années, à l'occasion des anniversaires de Freud en particulier. Leurs relations sont dans l'ensemble assez réservées, respectueusement critiques, Einstein ayant beaucoup de mal à croire à la doctrine freudienne.

Enfin, on a connaissance d'une dernière lettre d'Einstein, en 1939, après qu'il a lu *Moïse et le monothéisme* : « Votre hypothèse selon laquelle Moïse était un égyptien distingué et appartenait à la caste des prêtres est remarquable ainsi que ce que vous écrivez sur le rituel de la circoncision (…) Je ne connais aucun contemporain de langue allemande qui ait exposé ses idées avec une si brillante maitrise ». Einstein a vraiment attendu la dernière minute !

L'engagement d'Einstein pour le sionisme ne fait pas de doute et, en 1930, il demande à Freud de s'engager à prendre parti en faveur de ce mouvement. Freud, dans cette lettre, refuse : « Quiconque veut influencer la foule doit avoir quelque chose de retentissant, d'enthousiaste à dire, et mon jugement pondéré et nuancé sur le sionisme ne va pas dans ce sens ». Il affirme dans cette lettre la sympathie que lui inspire ce mouvement, il se déclare « fier » de « notre » université de Jérusalem et se dit heureux de voir prospérer « nos » kibboutz. Mais il ne croit pas à la création d'un état juif parce que les mondes chrétien ou musulman n'accepteront jamais de laisser leurs sanctuaires aux mains des juifs. « J'aurais mieux compris qu'on ait fondé une patrie juive sur un sol vierge non grevé historiquement ». Il termine sa lettre en regrettant que « le fanatisme irréaliste » de ses frères juifs éveille la méfiance des arabes. « Je ne puis trouver en moi l'ombre d'une sympathie pour cette piété fourvoyée qui fabrique une religion nationale à partir du mur d'Hérode et, pour l'amour de ces quelques pierres, ne craint pas de heurter les sentiments des populations indigènes ». Cette lettre est saisissante au regard de notre actualité.

En 1932, c'est Einstein qui demande à Freud de participer à l'échange de courrier initié par l'ICII ; cela donnera lieu à une publication de leurs deux lettres dont Freud choisira le titre : *Pourquoi la guerre ?* Einstein sera membre de l'IICI de 1922 à 1931, par épisodes, car il démissionnera à plusieurs reprises de cet Institut ; il ne croit pas à la capacité de la SDN dans son action pour le maintien de la paix. Lorsqu'il sollicite Freud, il a démissionné pour la dernière fois depuis plus d'un an de cette commission. « C'est justement parce que je souhaite de toutes mes forces contribuer à la création d'une instance internationale d'arbitrage (…) placée au-dessus des États et que cet objectif me tient à cœur que je crois devoir quitter la commission ».

On trouve d'abord dans ce fascicule la lettre d'Einstein écrite à Postdam et datée du 30 juillet 1932 dont le but est d'emblée annoncé : « Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ? ». Einstein soutient l'instauration d'une organisation supra-étatiste capable de garantir la « soumission absolue à l'exécution de ses sentences ». Cette sécurité internationale imposerait aux États l'abandon d'une partie de leur souveraineté. Et il énumère alors en suivant toutes les raisons pour lesquelles les États ne peuvent en aucun cas accepter la limitation de leurs droits de souveraineté.

Il laisse à Freud le soin de développer le fait que ce qui pousse les masses vers le goût de la guerre, c'est le besoin de haine et de destruction de l'homme. Et il pose la question à Freud de savoir comment éduquer le psychisme humain contre sa soif de haine et de destruction. La lettre est courte, pas très intéressante, si ce n'est cet appel à Freud pour une éducation des foules à la paix.

Freud lui répond avec la courtoisie qu'on lui connaît mais en annonçant, après les politesses d'usage : « Je me contenterai de confirmer ce que vous avancez, tout en y apportant mes digressions, au plus près de mes connaissances – ou de mes conjectures ». Il part de la violence des hordes primitives prêtes à tuer tout adversaire pour affirmer leur puissance. Puis, il développe le chemin de l'histoire qui a mené de la violence pure au droit, avec l'idée que « l'union fait la force » (cité en français par Freud dans ce texte). C'est l'union des plus faibles, leur rassemblement, qui vient à bout de la violence. « Le droit est la force d'une communauté », nous dit Freud. Pour cela, il faut que l'union du nombre soit stable et durable. La communauté doit être organisée et réglée.

Mais la tranquillité ne peut durer parce que la communauté contient des éléments de puissance inégale (hommes, femmes, parents, enfants) et donc la violence l'emporte de nouveau sur le droit, à l'intérieur même de cette communauté, jusqu'à l'insurrection et la guerre civile. Ainsi entre la violence et le droit, le combat est sans fin. Un nouveau régime de droit apaise les conflits et les conflits internes viennent à bout du droit.

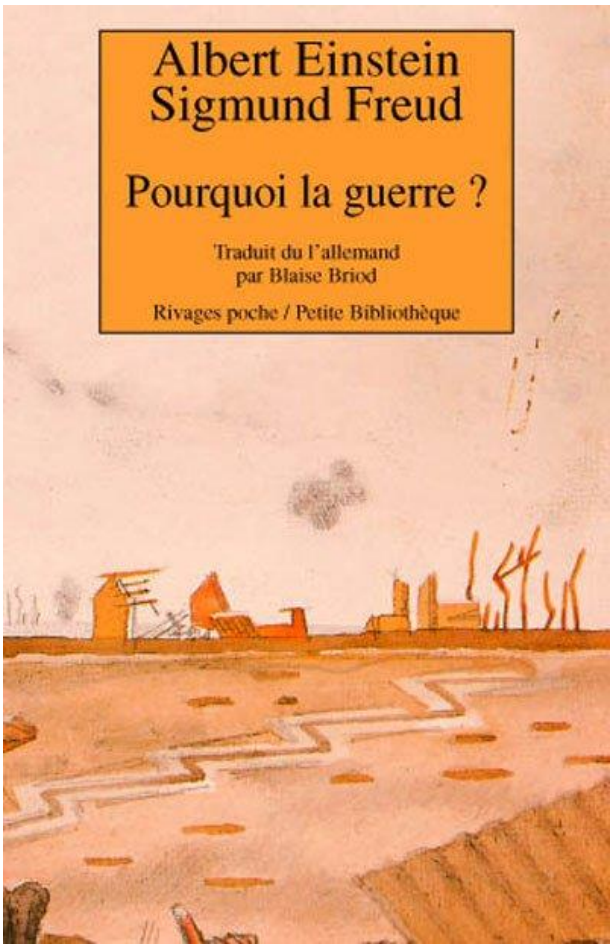
Comment empêcher la désagrégation au sein des communautés ? En créant une instance centrale et suprême et en la dotant « de la force appropriée ». C'est justement ce que n'a pas réussi la SDN, ni aucune société depuis lors, car il faudrait que les membres des États composant cette instance acceptent de lui concéder cette supériorité, au point de s'en remettre à elle, et cela, non pas par la force, mais par l'idéal !

Freud cite quelques tentatives de l'histoire… inabouties : l'idée panhellénique à l'égard des barbares, les conquêtes romaines, les ambitions territoriales des rois de France, la puissance de la communauté chrétienne et, au XXe siècle, l'idéologie bolcheviste… Si tout cela a pu apporter des apaisements et une force momentanée du droit, la division et la violence ont fini par l'emporter et mettre fin à la cohésion.

Freud répond ensuite à Einstein concernant le besoin de destruction chez l'humain. Il se réfère à sa théorie sur la pulsion de mort et sur la dualité Éros/Thanatos. « Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'*Éros* ». C'est l'amour et l'identification qui peuvent lutter contre les instincts guerriers.

Freud propose alors sans y croire un état idéal, « communauté d'hommes ayant assujetti leur vie instinctive à la dictature de la raison ». Utopie, utopie ! Alors il reste à Freud une dernière carte : pourquoi s'élever contre la guerre ? Pourquoi ne pas l'accepter comme un inéluctable ? Impossible. Et la raison principale en est l'évolution de la culture. La guerre est devenue « une intolérance constitutionnelle » chez les peuples à la culture avancée.

Le problème, c'est que nous n'en sommes pas tous au même niveau de culture ! « Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre ».



[1] Dans l'avant-propos de Albert Einstein & Sigmund Freud, *Pourquoi la guerre ?*, Paillot & Rivages, Paris, 2005.
[2] Einstein A. & Freud S., *Pourquoi la guerre ?, op. cit.*

De l'antisémitisme aujourd'hui

par Agnès Aflalo

L'antisémitisme avec la Shoah

La tradition française de l'intellectuel engagé en général, et contre l'antisémitisme en particulier, ne manque pas de noms prestigieux comme ceux de Victor Hugo[1] et de Zola[2] pour ne citer que les premiers. C'était avant la Shoah. Il n'a pas manqué d'intellectuels sérieux pour tenter d'aborder la Shoah. Mais la Shoah reste encore un impensable. Quelque chose de la Shoah ne se laisse capter par aucune écriture et, ne cesse pas de ce fait, de secréter sa propre méconnaissance, son propre refoulement.

Négationnisme et révisionnisme ne sont pas le fait d'une minorité isolable, irresponsable et limitée dans le temps. Le triple assassinat contre les journalistes de Charlie, les clients de l'Hyper Casher et les policiers de Paris et de Montrouge, qui a devancé de peu la date anniversaire de la découverte du camp d'Auschwitz, indique une autre perspective : le rejet inconscient de la Shoah est ininterrompu depuis le premier jour de sa mise en œuvre jusqu'à aujourd'hui. Il a seulement pris des formes différentes depuis sa découverte officielle en 1945 jusqu'à la forme la plus ordinaire de l'antisémitisme que nous connaissons aujourd'hui en France, en Europe, et au-delà.

Nous savons que bien des pays en guerre informés de l'existence des camps pendant la Deuxième Guerre ne pouvaient pourtant croire à cette réalité. Un autre détail donne une idée du rejet immédiat dont la Shoah a fait l'objet : lors de l'ouverture du camp d'Auschwitz, au moment de nommer ceux qui avaient été déportés pour y être exterminés, le nom donné aux suppliciés était celui de leur nationalité et non pas celui de leur appartenance à la religion juive, nom qui leur

avait pourtant justement valu cette condamnation à mort. Comment reconnaître la singularité de *La solution finale* si elle est mal nommée ?

Le nom commun ne suffit pas à désigner l'événement. Seul le nom propre fait une place au réel innommable. Churchill, qui fait figure d'exception quant aux intentions d'Hitler, pressent assez tôt un crime sans nom[3]. Le nom propre de *Shoah* ne désigne pas seulement un crime de masse ou un génocide, il désigne une création inédite dans l'histoire de l'humanité : la production industrielle de la mort perpétrée par des hommes. Cette alliance de la technique et de l'économie est impensable si l'on ne prend pas au sérieux les racines inconscientes de la pulsion de mort qui habite chaque être parlant pris dans le discours dominant. Or, ce discours dominant, qui est le discours capitaliste, est aussi celui de l'inconscient.

C'est dire que les Lumières sont indissociables de cette pente à la cruauté plus ou moins refoulée ou sublimée. Depuis Lacan, Kant se lit avec Sade. Le détail peut paraître insignifiant, il est pourtant lourd de conséquence : celui de la concentration de millions de personnes réduites à l'état de marchandises pour en extraire une plus-value exorbitante aux fins de colmater la déchirure qui habite chacun. Or, si la plus-value se déplace d'une marchandise à l'autre, elle est inséparable du corps marchandisé. Deux concepts permettent de saisir cette logique : celui de plus-value de Marx et celui d'extimité formulé par Lacan[4]. De plus, dans le discours dominant, la plus-value est standardisée alors que, dans l'inconscient, chacun pâtit à son insu d'une jouissance singulière dite aussi "plus-de-jouir". Impossible dans ces conditions de réconcilier l'offre du marché et la demande inconsciente du sujet. Toute mise hors jeu du désir accentuerait plutôt le sentiment de fissure, générateur d'angoisse et de haine, qui peut aller jusqu'à la scission et dénuder le vide au cœur de l'être avec son cortège de désespoir et de révolte.

L'antisémitisme ordinaire d'aujourd'hui n'est pas fondé sur la seule ignorance à laquelle l'école de la République pourrait remédier, il est aussi fondé sur le refus de croire à la Shoah. Il y a peu, un jeune élève de quartiers dits « sensibles » répondait à son professeur d'histoire qui lui enseignait la deuxième guerre mondiale : « ça suffit de parler des juifs, il n'y a pas qu'eux qui sont morts pendant la guerre ! ». Une fois encore – et cet exemple n'en est qu'un parmi bien d'autres du même acabit – le nom des nationalités des morts de la Deuxième guerre tend à refouler celui de la Shoah et à creuser ainsi la fosse commune de l'antisémitisme ordinaire.

Soixante-dix ans après, il reste peu de survivants et de témoins de l'holocauste. C'est sans doute pourquoi l'antisémitisme ordinaire a gagné du terrain. En janvier 2014, une manifestation envahissait les rues de Paris aux cris de : « les juifs dehors, mort aux juifs ! ». Il n'échappait pas alors à Robert Badinter que c'était une première depuis l'Occupation. Plus la série des assassinats contre les juifs se multiplient et se banalisent, en France, en Europe et dans le monde, et plus la concentration de la haine antisémite tend à faire endosser aux juifs le costume du bouc émissaire. Or, dans le discours de l'inconscient, il n'y a pas de bouc émissaire sans homme providentiel.

L'homme providentiel et le bouc émissaire

Le principe de l'homme providentiel et du bouc émissaire, bien connu des monothéismes, peut se réduire à la structure logique de l'Universel et du particulier formalisé par Aristote et dont Lacan a montré les soubassements inconscients. Cette logique démontre que l'exception confirme la règle.

Les trois monothéismes juif, catholique et musulman ont des points communs et des différences. Ne retenons ici que deux points concernant leurs différences : le clergé et le prosélytisme. La religion juive ne fait de place ni à l'un ni à l'autre. Se convertir au judaïsme est un parcours du combattant. Le judaïsme est le seul des trois monothéismes à ne pas avoir de prétention universelle. En revanche, les prosélytismes chrétien et musulman sont bien connus. L'histoire des guerres de religions d'une partie de notre monde en témoigne. Et l'on sait qu'en France la stratégie du sabre et du goupillon a connu un frein sérieux, au moment de la Révolution, lorsque le roi a perdu la tête en même temps que son droit divin.

L'organisation des docteurs de l'Église en clergé est sans doute le secret de la stabilité du catholicisme depuis plus de 2000 ans. C'est pourquoi on peut avancer que l'islam est d'autant plus ouvert à l'instabilité que les différents courants qui s'affrontent pâtissent du manque du clergé qui stabiliserait la *doxa* dominante. Cette instabilité se propage en même temps que sa prétention universelle. Certains courants religieux y sont d'autant plus néfastes qu'ils décident de privilégier les injonctions, c'est-à-dire une application du Coran au pied de la lettre et sans les interprétations des docteurs du clergé qui l'humanisent, ou, à contrario, les interprétations faites il y a plusieurs centaines d'années (Hadith) du Coran sans vouloir les interroger, ni les remettre en cause[5]. Et c'est la raison pour laquelle la création d'un islam de France, s'il était créé, pourrait y remédier.

Quant au judaïsme, pour n'être pas prosélyte, il ne s'inscrit pas moins dans la même logique de l'universel et du particulier. Le peuple de l'Ancien testament entend en effet occuper la place de l'élément particulier, c'est-à-dire de l'exception qui confirme la règle, de l'universel. De ce point de vue, le peuple élu est indissociable de son envers de peuple paria et martyrisé au cours des siècles.

La psychanalyse enseigne que l'appel au père conduit toujours au pire. L'histoire du XXe siècle le démontre assez. La haine est un affect ordinaire et commun. Mais diviniser le mal est un penchant aussi vieux que l'humanité et d'autant plus intense que les idéaux de la démocratie sont impuissants à traiter le malaise économique et social. La vie en société permet de le sublimer et assure ainsi la stabilité du lien social. Mais lors d'une situation exceptionnelle de crise économique de grande ampleur, le lien social tend à se défaire, la sublimation s'étiole et la satisfaction enivrante de la haine reprend le dessus.

Au siècle dernier, la crise économique qui s'est abattue sur l'Europe et le nouveau monde a favorisé l'expansion du nazisme et de l'antisémitisme. Les trente glorieuses ont favorisé l'intégration des immigrés en général et des juifs en particulier. La crise économique qui sévit en Europe et au-delà depuis le premier choc pétrolier a freiné l'intégration d'autres émigrations plus tardives. Les sirènes

criminelles du groupe État islamique font aujourd'hui résonner une haine qui porte d'autant plus loin qu'elle ressuscite l'homme providentiel sous les espèces du Calife. Sa propagande fait croire à une justice distributive divine et sa politique de la terreur donne corps au bouc émissaire qui ne s'y soumet pas. Les derniers attentats qui viennent d'avoir lieu à Copenhague au Danemark donnent une idée de la détermination de cette idéologie totalitaire propagée via internet par un gang de criminels.

Le lien que chacun entretient avec sa part d'ombre haineuse fait symptôme. C'est dire qu'il n'est pas possible de s'en affranchir sans déchiffrer l'inconscient dont on est le sujet. En effet, la croyance à l'homme providentiel contraint à un choix forcé entre la haine de soi et celle de l'autre qui fait le lit du communautarisme, toujours religieux. La soumission ravageante pour qui se laisse traiter comme un objet de haine ou la révolte contre ce ravalement pour qui préfère la haine de l'autre sont deux impasses.

La haine n'est pas la seule réponse possible. Il y a la réponse propre à l'éthique de chacun. Il y a aussi celle de la psychanalyse d'orientation lacanienne. Elle peut ouvrir une autre voie pour qui décide de faire le tour d'une jouissance sans nom. Il est alors possible de renoncer aux sirènes de l'homme providentiel et à son corollaire du bouc émissaire pour faire partie d'une fraternité de discours. L'intranquillité est assurée, mais pas sans joie de vivre.

[1] Le meurtre d'Alexandre II, en1881, déclenche de violents pogroms. Peu après, en 1882, Victor Hugo publie un manifeste en faveur des juifs persécutés de Russie dans des journaux parisiens, *L'Événement, Le Temps* et *Le Rappel*.

[2] Le "J'accuse…! " de Zola, écrit au cours de l'affaire Dreyfus, est publié dans le journal *L'Aurore* en janvier 1898.

[3] Dans son discours à la Nation du 24 août 1941, Winston Churchill lance un avertissement aux nazis: « Depuis les invasions mongoles au XIIe siècle, on n'a jamais assisté en Europe à des pratiques d'assassinat méthodique et sans pitié à une pareille échelle. Nous sommes en présence d'un crime sans nom ».

[4] On doit à J.-A. Miller de l'avoir élevé à la dignité du concept dans son Cours d'orientation lacanienne "Extimité ", 1985-86, inédit en français.

[5] « Je vois que le discours religieux, dans le monde islamique au complet, a fait perdre à l'islam son humanité. » Interview de Abd el Fatah el Sissi, alors candidat à la présidence d'Égypte, et réalisé le 6 mai 2014 par la CBC et ON TV, deux chaînes de télévision égyptienne.

***

Des hyperactifs, et autres typhons

par Jacques-Alain Miller

Vendredi 13 février

Je m'étais donc promis de lire l'article du dernier *Obs* sur l'hyperactivité. Conforme à la nouvelle stratégie éditoriale de l'hebdo, le titre est *in your face* : « Votre enfant est-il hyperactif ? » Le pourquoi de l'article est dans l'encart : « La Haute Autorité de santé reconnaît l'hyperactivité. »

La mise en page a tout du publireportage : des portraits d'enfants voisinent avec des noms de spécialités. Paradigme : « Sous Ritaline, Hector est allé rapidement mieux. » Cependant, le texte, lui, est de bonne venue. Il relève en particulier que le TDA/H - trouble du déficit de l'attention, avec ou sans hyperactivité - « reste en France l'objet d'une guerre des psys très vive ». Exact : la majorité des praticiens en CMP n'y voient pas un trouble à traiter par la molécule *ad hoc*, mais un symptôme lié à un conflit intime, à dénouer par la parole.

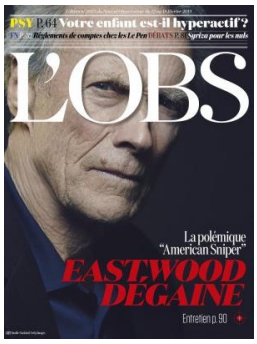
François Gonon, neurobiologiste du CNRS à Bordeaux, a beau avoir montré que le déficit de dopamine incriminé dans le trouble de l'attention n'existe pas, l'Education nationale n'en persiste pas moins à parler de l'hyperactivité comme d'une maladie neurologique. Et la rédactrice de *l'Obs*, Anne Crignon, de citer Jordan Smoller, professeur à la Harvard School of Public Health, auteur d'un célèbre pastiche décrivant l'enfance comme « une maladie dont les signes principaux sont le nanisme, l'immaturité et l'instabilité émotionnelle », et Jörg Blech, du *Spiegel*, pour son livre sur *Les inventeurs de maladies*.

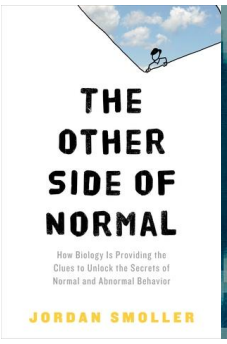
Sur *Big Pharma*, tout est dit avec justesse : « Aux États-Unis, où est autorisée à la télévision la publicité pour les médicaments, des centaines de millions sont dépensés pour promouvoir le diagnostic de l'hyperactivité (…) Le concept d'hyperactivité se répand sur la planète, tout comme celui de "trouble bipolaire" (…) "Recruter des malades" : c'est bien comme ça que l'on parle dans les couloirs des firmes. »

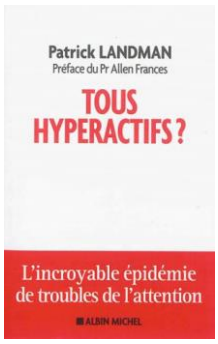
Un diagramme, page 66, informe le lecteur de la prescription de Ritaline en nombre de doses pour 1000 habitants. Islande, Canada et États-Unis tiennent le haut

du pavé. La France et le Royaume-Uni sont à la traîne. C'est là que portera l'effort marketing. Comment se fait-il que le lecteur ne puisse se déprendre du sentiment que *l'Obs,* avec ses sept pages, ses photos, ses gros titres, participe *volens nolens* de cet effort ?

En revanche, les deux pages qu'Éric Favereau consacre au même sujet dans le *Libé* d'hier n'induisent pas de malaise : c'est net et sans bavures. Deux entretiens qui se répondent complètent l'analyse. Le premier est avec l'excellent Bruno Falissard, polytechnicien devenu pédopsychiatre, que j'ai charrié jadis pour son espoir de *Mesurer la subjectivité en santé* (Masson, 2001 ; 2e éd. 2008). L'autre fait parler Patrick Landman, psychiatre et psychanalyste, président du groupe Stop-DSM, où l'École de la Cause freudienne est représentée ; il vient de publier chez Albin Michel *Tous hyperactifs. L'incroyable épidémie de troubles de l'attention* ; il voit dans le TDA/H une « construction sociale. »







Régis Debray

Comment distinguer un enfant hyperactif d'un enfant turbulent ou surdoué, ou encore hors normes ? Quand je connus Régis à l'École normale, il avait déjà 22 ans, mais il était encore tenu pour surdoué, et non pas seulement parce qu'il avait intégré cacique (premier) deux ans plus tôt, en 1960. Il était membre de l'UEC (l'Union des Etudiants communistes) comme la plupart des althussériens, mais, par rapport à ce groupe, il était à part, un pied dedans, un pied dehors, et, en coin, un demi-sourire de non-dupe qui n'était pas sans les irriter, les dupes. Nous étions cuistres aussi, et quand j'intégrais à mon tour, en 1962, je fus bientôt informé que Régis, bien sûr, c'était Régis, qu'il était promis à un grand avenir, mais que c'était un styliste, un littéraire, et qu'en philo, il n'en savait pas lourd.

Il m'est arrivé depuis lors de le croiser quelques fois, mais c'est de loin, et en lisant ses livres, que j'ai suivi sa carrière. En somme, il n'a jamais « appartenu » pendant très longtemps. Il aura gardé toute sa vie son côté chat de Kipling qui s'en va tout seul, déjà bien dessiné jadis. Pour les animaux de cette sorte, la société a prévu, quand ils ont un grand talent, des espaces réservés : ce sont les académies. On voisine, on ne s'embrigade pas les uns les autres, on ne s'identifie qu'à sa propre différence. Pour beaucoup de raisons, il est à sa place chez les Goncourt. Il y voisine, justement, avec Bernard Pivot, qu'il assassina jadis, nouveau Lorenzaccio, pour la

« dictature » que celui-ci exerçait sur « le marché du livre. » Les voilà tous deux, non pas despotes, mais oligarques. Au demeurant, les meilleurs fils du monde.

Si j'évoque Régis, c'est que *La Croix* hier et *Marianne* aujourd'hui lui consacrent qui une page, qui deux, pour la sortie de son nouveau livre, *Un Candide à sa fenêtre*. Pour dire qu'il écrit vite et bien, et qu'il publie beaucoup, M. Raspiengeas, du quotidien catholique, l'appelle « ce graphomane », M. Conan, de l'hebdo *sui generis*, « ce polygraphe de génie. » Pour M. Conan, il est « désengagé », « il a mis les pouces », « il ne veut plus se battre. » M. Raspiengeas pense le contraire : il affecte de « paraître détaché alors que sa plume crache du feu. » En fait les deux nous le montrent ferraillant contre : « la littérature sans écriture » ; « le roman sans fiction » ; l'art contemporain, « folklore pour élites transnationales » ; « la classe dirigeante » inculte ; etc. Ces deux articles me feraient acheter le livre si je ne l'avais déjà fait. Il me reste à le lire. Je voudrais en parler à mon tour avant que le prochain ne paraisse.

Au verso de la page Debray, *La Croix* signale deux parutions récentes sur la défaite de 1870, « matrice de notre XXe siècle. » Vu la référence que j'ai prise mercredi, dans mon accès de francophobie, à cet épisode douloureux de notre histoire, c'est bien le moins que je les lise. Et déjà je désire acquérir le *Dictionnaire biographique des Protestants français de 1789 à nos jours*, dont le premier tome vient de sortir. « Les protestants sont Français de plein exercice depuis 1787 », souligne Patrick Cabanel. Pour les Juifs, ce sera le 13 novembre 1791.

Roland Dumas

Luc Le Vaillant fait en dernière page du *Libération* d'hier un portrait de l'avocat ex-ministre. A 92 ans, on est difficilement hyperactif, mais on reste hors normes quand on l'a toujours été. Est-il bon ? Est-il méchant ? On ne s'en soucie plus : c'est un monument. Je ne ferai pas son portrait, il était trop proche de la famille Lacan, et spécialement de Sylvia, qu'il avait charmée, comme il faisait avec toutes les dames, même Mme Thatcher, paraît-il, en tout bien tout honneur. Sylvia lui avait donné un petit nom affectueux et moqueur que, je crois, il ne connaît pas. Je le lui dirai quand nous nous croiserons.

Sylvia l'avait connu lors du procès du « réseau Jeanson » (les « porteurs de valises » du FLN). Sa fille aînée, Laurence Bataille, en était ; il fut son défenseur ; elle écopa de trois mois de prison. Plus compromis, son neveu Diego, fils de sa sœur Rose et d'André Masson, fit trois ans. Sylvia présenta Roland à ses proches, les Masson, les Giacometti (elle était très amie avec Annette), les Leiris, et par Zette et Kahnweiler, son père, il accéda à Picasso, qui l'aima, lui aussi.

Roland avait été résistant très jeune. Il fut après-guerre l'avocat victorieux de Georges Guingouin, communiste, une haute figure de la Résistance, et s'acquit la reconnaissance du Parti. Il fut membre du collectif des avocats du FLN avec Vergès. Il fut plus d'une décennie durant l'avocat du *Canard enchaîné*. C'était donc un homme de gauche avec pedigree, un impeccable franc-maçon, et sa dévotion personnelle à François Mitterrand était entière.

Il avait toujours su conserver en même temps des accointances avec des personnages situés à droite et à l'extrême-droite. « Sa gerbe n'était point avare ni

haineuse. » Rien de ce qui était humain ne lui était étranger. Il avait une collection de très longues cuillères pour dîner à son gré avec diables et diablotins. Il exerça neuf ans en « cabinet groupé » avec un ancien premier secrétaire de la Conférence du Stage, Jean-Marc Varaut, catholique de droite formé par les Oratoriens, monarchiste d'Action française, l'un des animateurs en 1966 de la campagne présidentielle de Tixier-Vignancour, ancien ministre de Vichy (directeur de campagne : Jean-Marie Le Pen), qui appellera au second tour à voter Mitterrand, à la surprise générale (ou peut-être pas si générale que ça, n'est-ce pas ?). « J'ai partagé avec maître Varaut plus de mètres carrés que d'idées politiques », dira Roland, malicieux et désarmant. Jean-Marc Varaut, quant à lui, fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques.

Ainsi Roland avait-il ses entrées dans des recès ignorés des caves. Il eut toujours, par exemple, un accès merveilleux aux puissants du monde musulman, notamment le colonel Kadhafi, à qui il amena Mitterrand président pour un rendez-vous secret en Crète, et le général Tlas, ministre syrien de la Défense, et homme fort du régime de Hafez al-Assad, père de Bachar.

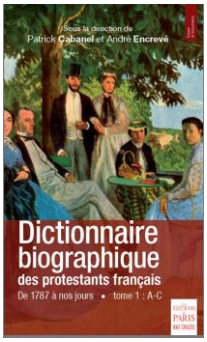
L'âge venant, il se lâcha davantage, et un Dumas bis émergea de dessous le premier. Un Dumas qui ne se gênait pas pour embrasser Marine Le Pen sur les deux joues, qui donnait son appui au compagnon de celle-ci afin qu'il accède au statut d'avocat, qui s'en allait rire sans penser à mal aux spectacles de Dieudonné, qui déclarait sans ambages le scepticisme que lui inspirait la version officielle des attentats du 11 septembre : « Je n'y crois pas. »

À ce propos, il me revient, Roland, que dans l'un de vos derniers livres de mémoires, vous rapportez avec surprise qu'on vous a dit que j'ai dit que Lacan était antisémite. Et vous apportez votre témoignage à décharge : rien dans mes échanges avec Lacan, dîtes-vous, ne m'a jamais laissé penser cela (je cite de mémoire).

Ce que j'ai dit à mon cours, Roland, c'est ceci. À 23 ans, nous le savons de façon certaine par une lettre à Maurras de la fameuse Pampille, Mme Léon Daudet, Lacan était maurassien, donc, selon toute vraisemblance, antisémite ou teinté d'antisémitisme ou le laissant accroire. Et c'est le même homme qui, dix ans plus tard, tombe amoureux d'une actrice juive mariée à un autre, perd son épouse légitime plutôt que de rompre, sauve sa maîtresse du pire en récupérant au culot son dossier et celui de sa mère au commissariat de Cagnes-sur-Mer, et donne à leur fille adultérine, née en 1941, le prénom de Judith. Puis il épouse Sylvia, et réussit à donner son patronyme à Judith. Merci, Roland, mais croyez-vous vraiment qu'il vous fallait prendre la peine de laver la mémoire de Lacan d'une accusation infamante que j'aurais portée contre lui ?

Pour alléger l'atmosphère, je vous conterai une anecdote. J'étais encore à l'École normale, je demande à Lacan : « Et parmi tous ceux que vous avez cotoyés, qui avez-vous le plus admiré ? » Il me répond par quatre noms : « Koyré, Kojève, Lévi-Strauss, Roman Jakobson. » Et il ajoute : « Tous savaient faire la cuisine ». C'était une allusion à ce que je lui avais dit d'Althusser, qu'il était un excellent cuisinier. Ces quatre avaient un autre trait en commun.

Ce qui est sûr, c'est que Lacan n'était pas de ces humanistes en peau de lapin pour qui le Juif n'existe pas, pour qui le Juif est une illusion « essentialiste », comme disent nos Diafoirus d'aujourd'hui.



Coupures de presse

J'ai encore un mot à dire de sept articles que j'ai sélectionnés dans la presse d'hier et d'aujourd'hui. Je me promets d'être bref, car je n'ai pas que ça à faire.

L'insécurité culturelle

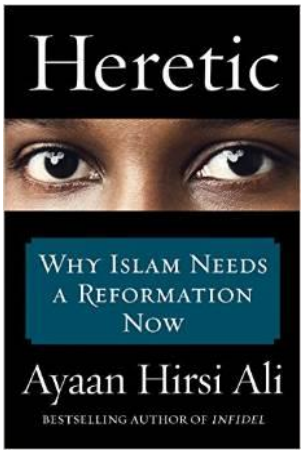
1. - Le concept d'insécurité culturelle est si pertinent qu'on le croit né de l'air du temps. Il n'en est rien. Il a été introduit par le professeur Laurent Bouvet, qui lui a consacré un livre, sorti le 7 janvier chez Fayard. Je le lirai sans faute. Ce concept désigne « un climat » déterminé par « la mise en tension des repères, qu'ils soient économiques, sociaux ou culturels, de populations en première ligne de la mondialisation et de ses effets, européens notamment. »

M. Bouvet pense par ailleurs que des populations qui ont en fait les mêmes intérêts de classe (non, il dit « intérêts communs, je n'ose dire de classe ») opposés aux élites, sont abusivement clivées par des différences culturelles qui sont en réalité secondaires, mais que ces élites précisément ont intérêt à entretenir et à majorer (*Libération*, 12 février).

Le mutisme du musulman modéré

2. - Asne Seierstadt, écrivaine norvégienne, articule sur deux pages de *Libé* le massacre d'Utoya, du 22 juillet 2011, 77 morts, et le récent massacre de Paris. « Le but déclaré d'Anders Behring Breivik était de purifier l'Europe des musulmans. (…) Les terroristes français représentent exactement ce contre quoi Breivik se battait. » La Norvégienne n'est pas optimiste : « Partout dans le monde musulman, les voix libérales se taisent, soit parce que les imams modérés sont tués par les jihadistes, ou bien parce que les militants laïques sont emprisonnés et torturés par les régimes autoritaires. »

Oh ! les régimes musulmans autoritaires ne font pas forcément le détail, ils torturent et tuent aussi bien les jihadistes et les Frères musulmans. C'est le cas, en particulier, du régime de l'excellent Al-Sissi en Egypte, le sauveur de notre industrie aéronautique et de ses emplois. Cela me fait penser que j'ai vu annoncé chez Harper la sortie prochaine du nouveau livre d'Ayaan Hirsi Ali, *Heretic* (*Libération*, 13 février).



Mieux se comprendre

3. – Il n'est point de mal dont ne puisse sortir un bien. Le massacre à Paris a déjà eu cette conséquence positive que « les délégués diocésains pour les relations avec l'islam veulent profiter d'un regain d'attention pour proposer aux chrétiens et aux musulmans de mieux se comprendre. » C'est dans ces moments-là que l'Eglise est admirable. Les lys des champs ne filent pas, ni ne tissent, mais l'Eglise si, elle tisse indéfiniment du lien social, et ravaude sans se lasser l'étoffe déchirée de la pauvre France.

Musulmans et chrétiens, mieux se comprendre ? Je travaille ici dans le même sens, en y ajoutant les Juifs, ce qui n'est pas une mince affaire, car, côté décence, ils laissent beaucoup à désirer. Que voulez-vous ? Ce ne sont pas des universalistes. Je vous supplie, Roland, de ne pas dire dans votre prochain *Cette fois, je dis tout*, que l'antisémite, ce n'est pas Lacan, c'est moi.

Les Juifs ont quelque chose d'excessif dont ils se moquent eux-mêmes, et qu'ils appellent d'un mot yiddish qui est moins familier aux Français qu'aux Américains. Le plus simple est que je reproduise ici la notice fort bien faite de Wikipédia.

« *Chutzpah* est une forme d'audace, en bien ou en mal. Le mot provient de l'hébreu *huspâ* (חֻצְפָּה), qui signifie « insolence », « audace » et « impertinence. » Dans l'usage moderne, il a pris un éventail plus large de significations. En hébreu, le mot *chutzpah* marque une indignation envers quelqu'un qui a dépassé outrageusement et sans vergogne les bornes du comportement acceptable. En yiddish et en anglais, le mot a des connotations ambivalentes, voire positives. *Chutzpah* peut être utilisé pour exprimer l'admiration envers un culot non-conformiste. Cependant, dans *Les Joies du Yiddish*, l'expression est illustrée par l'histoire du parricide implorant l'indulgence du tribunal en s'exclamant « Ayez pitié d'un pauvre orphelin »... Le mot est aussi passé du yiddish au polonais (*hucpa*), à l'allemand (*Chuzpe*), à l'hollandais (*gotspe*) et à l'anglais (américain) ; il désigne l'arrogance, l'audace, le culot et l'absence de honte. »

Pour en revenir à nos moutons islamo-chrétiens, *La Croix* m'apprend donc que la Conférence des évêques de France a créé le Service des relations avec l'islam (SRI). Serait-il opportun que l'Association mondiale de psychanalyse fasse de même ? Je poserai la question à son président, mon ami Miquel Bassols. Il est Catalan. Les

Catalans ont la réputation d'être les Juifs de l'Espagne, mais ce sont des Juifs sans chutzpah : elle leur a été rabotée par les Castillans. À la place, ils ont le couple *seny* et *rauxa*, le bon sens pimenté par la folie des grandeurs. Voir Raymond Lulle, saint en Catalogne, surnommé en son temps (1232-1315) « *Arabicus Christianus* » ; Gaudi ; et Dali (*La Croix*, 13 février).

Les pouvoirs de la parole

4. – C'est encore *La Croix* qui m'apprend que l'Histoire de France, dont je parlais l'autre jour, est en train d'être réécrite de fond en comble par Jean-François Kahn, dans le style hyperactif et survitaminé qu'il a rendu fameux à *Marianne* : interpellations, exclamations, emphases, amplifications, hyperboles. Il en est déjà au tome II, sur la période 100-430, et le tome I est en poche. Il va me falloir rattraper tout ça.

Frédéric Mounier, qui l'interroge, titre l'entretien d'une phrase de Kahn : « La Trinité est une remise en cause de la part la plus terrifiante du monothéisme. » C'est très malin, ça, très juste, ça fait penser. Mais je me dis que JFK ne doit pas avoir une excessive bienveillance pour l'islam, où le Un est exclusif de toute « *shade of grey*. » D'ailleurs, il confie qu'il est pour accepter tous les mythes fondateurs de « notre identité nationale », dont la bataille de Poitiers et Jeanne d'Arc.

Pour ce faire, il se recommande de la thèse de Raymond Aron, 1938, qui ne se lit plus beaucoup. Il en a retenu que, dit-il, « l'historien fait véritablement l'Histoire en la racontant. » En somme, dirait Mallarmé, la France est faite pour aboutir à un beau livre de Jean-François Kahn. N'y a-t-il pas là, chez un Juif pourtant on ne peut plus assimilé, comme un doigt de chutzpah ?

J'aimerais que JFK reçoive ma flèche du Parthe. Je lui ferai tenir ce texte par son cousin germain, mon ami Gilles. (*La Croix*, 13 février).

Problèmes de la laïcité

5.- Pressons le pas. Dans *Marianne*, deux tribunes sur la laïcité. M. Claude Obadia, professeur agrégé de philosophie, dit sa surprise que l'inspection générale de philosophie, comme le SRI, ait profité du massacre de janvier pour offrir aux professeurs de philo des académies franciliennes de se former aux « Ressources philosophiques et spirituelles de l'islam. »

Je me demande bien qui oriente aujourd'hui l'inspection générale de philo. Jadis, c'était mon vieux maître Canguilhem. Il était connu pour faire pleurer les jeunes femmes philosophes qu'il inspectait, mais c'était un républicain irréprochable et un laïc convaincu. Aujourd'hui, on se croirait dans un épisode de *Soumission*, la farce de Houellebecq. Et on rit jaune. Nulle offense ici aux Asiatiques, le jaune en question étant celui du teint des malades du foie. Nulle offense non plus aux malades du foie. Avec le politiquement correct, on ne sait plus où donner de la tête.

Toujours est-il que M. Obadia demande modestement qu'on pense un peu aux « valeurs qui définissent la République », ainsi qu'aux pères fondateurs de notre laïcité, au nombre desquels il compte Renouvier, Victor Cousin, Durkheim, et Ferdinand Buisson.

En vis à vis, un texte signé du président et du secrétaire général de l'Observatoire de la laïcité. Il s'agit de cet organisme officiel installé en avril 2013 par M. Hollande, qui a si bien observé les choses que son président, M. Bianco, avait conclu en juin de la même année : « La France n'a pas de problème avec sa laïcité. »

Cette phrase est restée. Le haut fonctionnaire déplore qu'elle ait été « trop souvent déformée. » Il veut sans doute dire qu'elle n'a pas été comprise conformément à son intention de signification, car l'énoncé, lui, a circulé intouché. Cette phrase - « pure comme l'aube », aurait pu dire Althusser, parfois lyrique - atteint un tel sommet dans le déni des phénomènes empiriquement observables, qu'elle ne saurait s'expliquer que par de hautes considérations de philosophie morale et politique justifiant de piétiner tout fétichisme des faits. C'est bien le cas. M. Bianco soutient en effet que « l'unité de la République n'est pas l'uniformité. » Distinction cruciale. Ceux qui confondent unité avec uniformité, nous les appellerons les mono-culturalistes. Les autres, qui font la distinction qui, selon M. Bianco, s'impose, seront les multi-culturalistes.

Or donc, tout ce qui apparaît aux monos comme des atteintes inédites à la laïcité, à combattre pied à pied et sans merci, constitue au contraire, pour les multis, des avancées créatrices qui n'ont besoin pour prospérer que de la neutralité des pouvoirs publics, laquelle neutralité est, selon eux, l'essence même de la laïcité.

Cet exemple est bien fait pour illustrer ce que peut avoir de relatif le statut du fait, eu égard aux interprétations qu'il suscite. Cela n'empêche nullement M. Bianco de prôner à tout crin « le développement de l'enseignement laïc du fait religieux. » Si je ne me trompe, l'idée en fut promue jadis par Régis Debray, entre la publication de deux de ses ouvrages les plus travaillés et les plus retentissants : *Dieu, un itinéraire*, 2001 ; *L'Enseignement du fait religieux dans l'école laïque*, 2002, avec Jack Lang ; *Le Feu sacré : Fonction du religieux*, 2003.

À l'époque déjà, j'avais tiqué. Régis m'avait vu tiquer. Cela ne lui avait pas plu. Il me l'avait dit. Je me demande s'il est toujours sur la même longueur d'onde. Je le saurai peut-être en lisant son *Candide*. Toujours est-il que M. Bianco se réjouit d'avoir été d'ores et déjà rejoint par Mme Vallaud-Belkacem, laquelle a créé « des postes de chercheurs sur l'islamologie ». Les multis se réjouiront avec M. Bianco,

tandis que les monos penseront que cela ne présage rien de bon (*Marianne*, 13 février).

Diplômés de laïcité

6. - Le dernier texte est un bijou. Il est paru ce soir dans *M, le magazine du Monde*, dont la couverture s'orne d'une belle photo noir et blanc de M. Marc Ladreit de Lacharrière. Le milliardaire parisien, *self made man* dont le nom remonte aux Croisades, a dans le regard la même étincelle que l'acteur Jean Le Poulain, aujourd'hui décédé. *M* lui consacre sept pages. Mais c'est le petit billet « sur invitation » de Guillemette Faure qui m'a retenu. Si je m'écoutais, je le passerai *in extenso*, et tout serait dit.

Savez-vous bien ? Un jour de l'année 2007, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, convoque le chef du bureau central des cultes, fonctionnaire de son ministère, pour lui intimer de mettre sur pied une formation universitaire à l'interculturalité (comme ça se prononce) et à la laïcité. Il lui donne un mois.

M. Didier Leschi - c'est le nom du chef de bureau - démarche, à tout seigneur tout honneur, la Sorbonne. Refus. Demande réitérée. Nouveau refus. Pourquoi ? « Ça nous amènera des barbus, on n'y tient pas vraiment. » (réponse informelle).

La nouvelle ayant fuité, quel personnage Bien-Nécessaire se rend alors Place Beauvau proposer ses services ? Je vous le donne en mille : la Catho ! Oui, l'Institut Catholique de Paris, sis rue d'Assas, celui-là même dont Marine, petite-fille de ma belle-mère Jacqueline, me vantait jadis les cours de philo.

« J'ai trouvé ça culotté », confie M. Leschi. « Oui, me confirme mon ami Nathan, des goys ont parfois un culot d'enfer, même ça ils nous l'auront pris ! » Pas si vite. Mgr Lustiger est mort le 2 août 2007. Et s'il était derrière la chutzpah de la Catho ? Cela doit pouvoir se trouver.

« Topons-là », finit par dire M. Leschi. Et depuis lors, chaque année que Dieu fait, une nouvelle promotion se voit remettre ses diplômes de laïcité rue d'Assas. Nous en sommes à la septième promo.

« Et qu'est-ce que c'est, au juste, la laïcité ? », demande Guillemette, nouvelle Candide, au conseiller du ministre de l'Intérieur, qui est là en service commandé, représentant le ministère. Celui-ci - parce qu'il est paumé ? parce qu'il est prudent ? - ne sait offrir à la journaliste de *M* qu'une définition par la négative, la *Negativabgrenzung* des Allemands, disons, pour faire cuistre : « La laïcité, ce n'est pas l'ignorance du fait religieux. »

Le revoilà ! Le « fait » religieux ! La petite bête lâchée dans la nature, ou plutôt dans la culture, par l'ami Régis ! Elle en aura fait, du chemin, en treize ans. « C'est la petite bête qui monte… qui monte… qui monte… » Elle est déjà dans la bouche de M. le conseiller, sur sa langue. « *Quo non ascendet ?* » Alors, ce sera le grand guili-guili final ! La gueuse pétera peut-être un vaisseau, et on verra, à la Félix Faure, l'épectase de la République !

Le fait religieux ! Quelle trouvaille, tout de même ! Le truc est de se la jouer positiviste. Non pas croyant. Pas croyant du tout. Dire : les religions existent, voilà tout. Ce sont des données historiques. Elles sont comme telles indubitables,

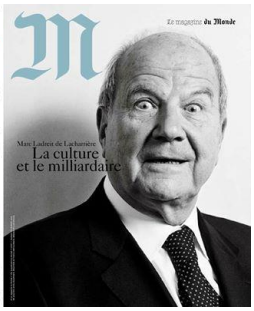
incontournables. Elles sont partout, dans l'histoire et dans la géographie, dans la philosophie et dans la littérature, dans les sciences humaines ou ce qu'il en reste, dans tes rêves et dans tes cauchemars, dans l'architecture, la sculpture, peinture, musique, poésie, le théâtre, rap, hip-hop et graffiti, la bouffe, les fringues, la façon de se moucher du coude ou de s'essuyer le derrière. Elles jouent un rôle majeur dans la formation de toutes les *Weltanschauungen* tant individuelles que collectives que l'humanité a connues depuis la nuit des temps. Et il faudrait les ignorer ? Les passer sous silence ? Être dans la censure, le refoulement, voire le déni ? Et pourquoi ? Pour complaire à quelques laïcards, hyperlaïcards, franchouillards, francs-maçons bouffeurs de curés et déchristianisateurs à la manque, qui ne se sont même pas encore donné la peine de faire le moindre petit *aggiornamento* depuis l'affaire Dreyfus ?

Voilà. Vous y êtes ? Soyez culottés. Pas de quartier !

Guillemette Faure note avec bon sens : « Si la laïcité était si simple à définir, on n'aurait pas besoin de formations de 225 heures. »

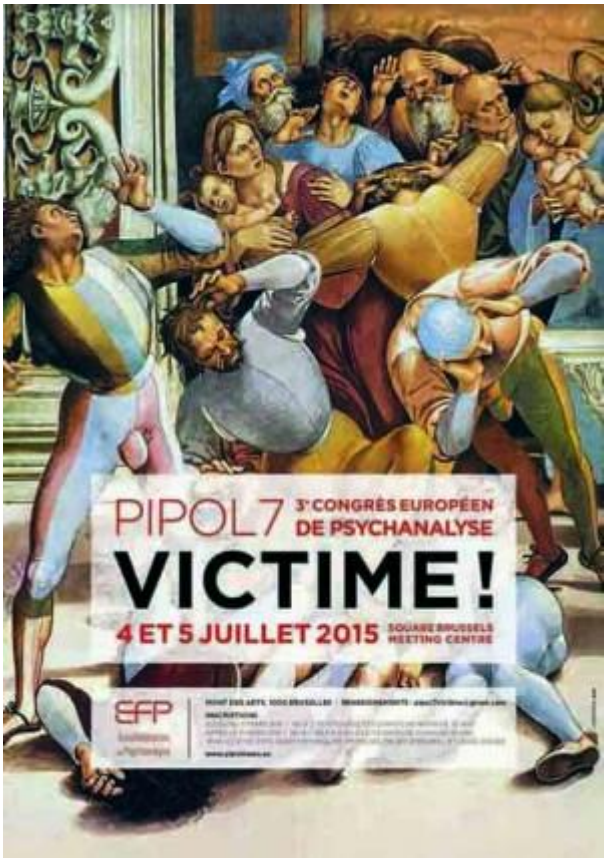
Elle ajoute que chacun, le jour de la promo, ne pouvait pas ne pas se demander comment on avait pu « en arriver à décerner des diplômes de laïcité dans une salle décorée d'un crucifix, sous le patronage du ministère de l'Intérieur. »

Elle a choisi son titre en conséquence, admirable de simplicité : « La laïcité sous le crucifix. »



Victime ! L'affiche*

par Bruno Durand



À peine évoque-t-on les fresques de Signorelli en la chapelle San Brizio à Orvieto (1499-1504) que l'on redoute d'oublier quelque chose…

Ce que Freud recommande instamment d'aller voir à son compagnon de voyage sur les routes d'Herzégovine[1], c'est *l'art qui prend le corps comme sujet*, c'est-à-dire le *nu* comme effet de présence. Si la peinture peut être considérée comme *lieu*, c'est-à-dire « champ », dans et depuis lequel se développent une histoire, s'organisent des figures, alors San Brizio est celui où les corps se dévoilent, sont mis à nu et se morcellent (*From hand to Mouth*)[2]. Dans la lignée d'Antonio Pollaiolo, l'artiste porte en effet une grande attention à la définition anatomique des nus ; ce sont de véritables études d'anatomie. Les corps deviennent des écorchés.[3]

La représentation du *nu*, en ce début du *Cinquecento*, se devait pourtant d'être la traduction de la joie, valeur suprême des arts du dessin, du toucher et du mouvement, exaltation de la vie.

Vasari4[4] écrit dans ses *Vite* : « Luca Signorelli, peintre excellent, fut dans son temps plus estimé en Italie, et ses œuvres eurent plus de réputation qu'il en arriva à tout autre peintre dans n'importe quel temps, parce que dans ses ouvrages de peinture, il montra la manière de faire les nus et enseigna qu'avec l'art et de l'application, on peut les faire paraître vraiment vivants ».

À Orvieto, Freud a sous les yeux une image très directe de l'imaginaire de Signorelli, une expression libre de fantasmes, d'obsessions, une sorte d'évocation de la désolation relayée par la rhétorique des gestes. Signorelli est un peintre de l'éloquence, de la *varietà*[5] ; tout en demeurant sensible aux détails, il use, pour ses figures, de gestes déclamatoires qui font ressembler ces dernières à des « sculptures peintes ». Le *lieu* d'une œuvre picturale figurative est l'endroit où se situe l'*action.* Les compositions de Signorelli, élève de Piero della Francesca, sont rigoureuses, les perspectives scientifiques ; il a le goût des volumes et du monumental.

Le 5 avril 1499, Luca Signorelli signe le contrat d'achèvement des deux voûtes de la chapelle gothique San Brizio dans la cathédrale d'Orvieto. Avant de s'adresser à Signorelli, les commanditaires s'étaient adressés au Pérugin et au Pastura[6] mais Signorelli était « moins cher » et il avait la réputation d'être efficace et rapide[7].

La décoration de la chapelle San Brizio d'Orvieto avait été commencée dès l'été 1447 par Benozzo Gozzoli et par Fra Angelico qui en conçut le programme iconographique. Freud se souvient bien, d'ailleurs, que Signorelli arrive « en second », après Fra Angelico ; et cela a pour effet de le questionner, lui, en tant que « père de la psychanalyse », « figure du maître… ».

Signorelli se représente, du reste, dans la fresque dite de « l'Antéchrist », aux côtés de Fra Angelico. Freud dira qu'il se remémorait très bien ce visage[8].

Deux cartons de la travée nord avaient été peints, et dans la voûte placée au-dessus de l'autel, décidant du thème, un Christ du *Jugement Dernier*. Avant d'entreprendre sa propre scénographie, Signorelli peignit, d'après Angelico, le groupe des Apôtres et les Anges portant les emblèmes de la Passion, puis, sur les voûtes de la seconde travée, les chœurs des Vierges, les Patriarches, des Docteurs, des Martyres…

En 1500, Signorelli propose au chapitre un programme complet pour les six parois de la chapelle sur le thème, très rare en Italie, dans son articulation, des *Fins Dernières*. Sept grandes scènes prennent place autour de la chapelle. Des tableaux de « victimes » : du Jugement divin, du châtiment, d'une époque effroyable où les rumeurs vont bon train, mais aussi des passions, des trahisons, de la tentation, des épidémies, des guerres, des famines, des tremblements de terre, etc.

Ne rentrons pas ici dans les détails. Précisons tout de même que l'épisode représenté sur notre affiche « *victime !* » est celui de l'Apocalypse représenté par l'artiste dans l'espace réduit des deux côtés et du dessus du portail d'entrée de la chapelle.

Très exactement, ce qui advient en cette partie gauche de la représentation est le temps *des signes précurseurs de la fin du monde* : « Il y aura bien un jour où […] les cieux s'obscurciront, la lune n'éclairera plus, les étoiles tomberont du ciel et les forces qui sont dans les Cieux seront bouleversées… » - Marc (13, 24-25).

Si nous reculions de quelques pas, nous verrions alors les derniers survivants de l'*Apocalypse* - dans la Bible, les Actes de l'Antéchrist précèdent l'*Apocalypse* - atteints par des dards de feu lancés depuis la bouche de quelques démons virevoltant en haut de la voûte. Ces victimes de l'Apocalypse, aux tons bleus, jaunes, roses,

verdâtres et bruns, revêtent l'apparence de forts beaux raccourcis au premier plan, de personnages se bouchant les oreilles, se prenant la tête entre les mains, jetant des regards effrayés vers le ciel, bouche ouverte, protégeant leurs enfants, s'écrasant presque les uns les autres…

Pour ses scènes de « Fin du monde », Signorelli est allé puiser dans des sources littéraires et graphiques : les Évangiles de St Mathieu et de Marc, l'*Apocalypse* de St Jean, la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, le *Livre des Révélations* de Ste Brigitte de Suède, imprimé en 1492 à Lübeck, les illustrations extraites du *Liber Chronicarum* de Schedel[9] édité à Nuremberg en 1493. Mais son innovation la plus singulière est la place faite à l'Antéchrist, un mythe qui s'est surtout développé au XIIème siècle et que les Mystères[10] popularisèrent.

André Chastel[11] a démontré que l'artiste a introduit terme à terme le rappel d'événements plus récents et surtout plus directement liés à la vie florentine. C'est sur fond d'imageries traditionnelles que s'incarne le contemporain.

En quelques mots, qu'est-il ce « contemporain » ? Des érudits, des intellectuels, néo-platoniciens, qui attendent « l'Âge d'or », selon l'expression de Marsile Ficin, une *Rénovation* totale de la pensée théologique et des mœurs, accompagnée d'un épanouissement des Lettres et des Arts. Pastura écrit par exemple à Ficin : « Voici le règne de Saturne, l'Âge d'or si longtemps célébré par la Sybille et les devins, l'Âge annoncé par Platon où la connaissance de son œuvre sera parfaite. »

Mais comme le précise A. Chastel, cette attente est « la version savante et optimiste d'une autre inquiétude, celle des voyants aux délires prophétiques qui se multiplient ». A l'Âge d'or platonicien, s'opposent la « fin des temps », les « faux prophètes », et finalement l'Antéchrist.

Toute la période de 1480 à 1520 est de la sorte dominée par la hantise de bouleversements qui aboutiraient, soit – version humaniste - à une conversion imminente de l'humanité, un ordre pacifique : la *Saturnia regna*, l'unité d'une même foi – *renovatio* - rassemblant platonisme christianisé, Islam, Judaïsme…soit – version Antéchrist – à la destruction du monde.[12]

Savonarole représentera, lui, une « troisième voie » : il annonce dans ses sermons les catastrophes nécessaires à la « rénovation des chrétiens ».

À partir de 1492, beaucoup d'événements semblent donner raison au prédicateur dominicain : la mort de Laurent le Magnifique (1492), la disgrâce de Pierre, son fils, suite à la banqueroute, les victoires de Charles VIII à Naples puis Rome, en 1495, les guerres civiles, les scandales de l'Eglise…

Mais peu à peu, Savonarole sera considéré comme l'Antéchrist lui-même ; il devient le faux prophète à l'entreprise diabolique. Freud se souvient du visage grave et sévère de l'Antéchrist comme d'une image du père.

Orvieto a toujours été fidèle au Pape anti-savonarolien Alexandre VI et Signorelli, attaché aux Médicis, réagit lui aussi comme anti-savonarolien. Il a, du reste, comme tous les autres peintres, un conseiller en ces domaines[13], et transpose en images d'actualité des évènements aux sources multiples. Il montre une tragédie :

des hommes (la figure de Dante, par exemple, est présente dans la foule) pris dans un tourment, *victimes* de Satan.

Signorelli appréhende la réalité sur un mode bien particulier ; de par la précision de la ligne, la présence de la représentation, les thèmes, figures, portraits, paysages, semblent soumis à une ascèse qui les vide partiellement de leur substance. Le style, relevant de l'affect, fascinant (stupéfaction, interdiction), met en place un art de l'angoisse ou du moins de l'inquiétude.

Le peintre était, par profession, celui qui *manifestait*, par ses descriptions, les histoires saintes, autorisant, à l'image des manuels très courant à l'époque qui permettaient d'intensifier l'imagination, le processus de *visualisation* des scènes. Des images très générales, des « types », vont ainsi se répandre sur les murs des églises afin de permettre aux spectateurs de mieux repérer certains caractères et susciter leur propre imagination[14]. Signorelli opère un peu autrement ; il visualise « pour nous » ; le *Jugement Dernier* suggère, « pour nous », l'effroi ; nous sommes plutôt en arrêt devant ses images, comme sous le choc. On est moins dans un processus dévotionnel - images neutres[15] - que dans un processus troublant de fascination et de voyeurisme. Freud n'a-t-il pas été, dans le fond, *victime* de cela ? Ce qui l'*arrêta* puis ce qu'il travailla, ce sont les deux thèmes récurrents des *Damnés* de Signorelli : mort et sexualité. Lacan note dans le séminaire XI, chapitre II : « Dans la conversation de Freud dans le train, il n'est question que de la fin de la puissance sexuelle…Si vous savez les lire, vous la verrez dans les fresques apocalyptiques de la cathédrale d'Orvieto ».

L'heure de gloire de l'Ombrie est la fin du XVe siècle[16] : Pérugin, Pinturicchio et Signorelli reçoivent commandes de grands cycles de peinture : les appartements Borgia au Vatican pour Pinturicchio (1492 – 1494), la salle du Collegio del Cambio à Pérouse pour le Pérugin (1500 – 1504), la chapelle Saint Brice pour Signorelli (1499 – 1502). Les cycles de ces ombriens vont devenir les modèles des futurs cycles romains de Jules II : rigueur, clarté didactique des plans et de la composition, goût du volume et de la monumentalité. La suavité, « manière douce » du Pérugin s'effacera devant celle de Raphaël, la *terribilità*, « manière dure » de Signorelli, devant Michel-Ange.

Dans ses œuvres, Luca Signorelli met en place de façon maximale les lignes de tension introduites par la direction des yeux ; c'est un moyen de construction, bien sûr, mais aussi une forme d'accentuation psychologique ; il y a une entente entre les figures – toutes des *victimes* – qui s'opère par le jeu des regards et qui crée, de la sorte, un espace imaginaire. Berenson dit de Signorelli qu'il est « l'un des plus grands illustrateurs modernes »[17] : tumultes, confusions, astuces théâtrales, inventions, idées amusantes (Signorelli donne ses traits à un diable unicorne étreignant une blonde plantureuse, surement son épouse) ou (et) macabres…Tout en respectant le dogme, Signorelli peint indéniablement ses fantasmes ; ses transgressions[18] s'inscrivent « tout naturellement » dans un programme politico-théologique : la tragédie comique de la fin de l'humanité.

Dans *Les formations de l'inconscient*, séminaire de 1957-58[19], Lacan écrit : « C'est très précisément en nous racontant mille fictions, en tenant fiction dans le sens le

plus véridique, sur le sujet des « Fins Dernières », que nous apprivoisons, que nous faisons rentrer dans le langage, cette confrontation à la mort ».

Et, dans le Séminaire XI, « *Les Quatre concepts fondamentaux* », chapitre VIII : « Le peintre, à celui qui doit être devant son tableau, donne quelque chose qui, dans toute ou partie au moins de la peinture, pourrait se résumer ainsi : « tu veux regarder ? Eh bien vois donc ça ! »

N'étant pas psychanalyste, je ne commenterai pas ces passages. Je crois toutefois savoir, qu'avant tout, *victimes*, nous le sommes des tours que nous joue sans cesse l'inconscient ; et que dupés nous le sommes (par) de nous-mêmes.

Freud avance que l'homme ne sait *ni ce qu'il dit* ni *ce qu'il pense*. Lacan va plus loin, il fait de l'objet notre maître ; la jouissance moderne faisant ainsi de nous des *victimes* consentantes idéales.

Telle une figure pré-maniériste de Signorelli en somme : se boucher les oreilles et ouvrir large la bouche.

[1] S. Freud, *Sur le mécanisme psychique de l'oubli*, 1898, in Résultats, idées, problèmes I, PUF, 1984.
[2] Œuvre de Bruce Nauman, 1967.
[3] Signorelli est un *disegnator*, un « dessinateur », c'est à dire adepte du contour, de la ligne, de la perspective.
[4] Vasari est le petit cousin de Signorelli.
[5] Diversité des attitudes des figures représentées ; contraste de nuances.
[6] Antonio del Massaro da Viterbo dit Pastura.
[7] Il est *prompto*, *furioso*, il aime les mouvements vifs, les figures vigoureuses (*aria virile*)
[8] Cette visualisation disparaitra peu à peu dès lors que le nom « Signorelli » lui sera redonné. Ce que Lacan nommera : « la pointe brisée de l'épée de la mémoire », in « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
[9] Hartmann Schedel était médecin à Nuremberg, auteur de planches d'anatomie.
[10] Le théâtre édifiant met en scène, entre autres, les martyres ; où victimes et bourreaux appartiennent à la même destinée théologique. La Terreur est, elle, la forme politique, qui crée l'indistinction entre victime et bourreau.
[11] Chastel A., *L'Apocalypse de 1500*, in « Fables, Formes, Figures », Paris, Flammarion.
[12] Les *Actes* de l'Antéchrist précèdent la *finis mundi.*
[13] L'archidiacre Albère, lecteur à l'université de Pérouse.
[14] C'est toute la « manière » de Pérugin, par exemple.
[15] Ce processus émotionnel, basé sur des images « neutres », est l'opposé même de celui issu de la pensée septentrionale : *affectum devotionis,* dont les images, à la présence fascinante, mettent en avant, au contraire, les souffrances (plaies) christiques, partagées, dès lors, par le dévot.
[16] Chastel, *ibid*.
[17] Signorelli est *amatore delle difficulta*, c'est-à-dire qu'il aime à pratiquer l'exécution de choses difficiles : démonstration d'habileté et de talent, de la prouesse, du « tour de force ». La représentation des corps est considérée comme le sommet de cette forme de création : objet limite de la peinture.
[18] Dans sa *Cronaca Rimata*, Giovanni Santi e Raffaelo, le père de Raphaël, décrit Signorelli comme « pelegrino », c'est-à-dire excentrique, capricieux, emprunt de rhétorique, et « ingegno », c'est-à-dire plein d'ingéniosité et d'artifice.
[19] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

* Affiche de PIPOL 7, 3e Congrès Européen de Psychanalyse : *Victime !*, 4 et 5 juillet 2015.
Inscriptions et renseignements : http://www.pipolnews.eu

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, dalila arpin et raquel cors

- pour Caravanserail, fouzia liget

-pour Abrasivo, jorge forbes et jacques-alain miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : florencia shanahan et anne béraud.

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •